

## **transfrontalités**

(liège 16 octobre 2008)

Chers amis. Pour toute une série de raisons, je suis à la fois très heureux et un peu mal à l'aise de prendre la parole parmi vous. Heureux parce que je trouve que ce que vous faites est épatant. Heureux aussi d'avoir appris, récemment, qu'Intersection était née, il y a quelques années, de l'initiative de quelques étudiants qui, suivant mon cours d'histoire culturelle, se sont dit qu'il serait opportun de mettre quelque chose sur pied. Que l'idée d'Intersection soit, d'une certaine manière, liée à mon enseignement me touche et m'honore.

Mal à l'aise aussi, parce que je ne sais pas très bien à quel titre je prends la parole aujourd'hui. Serait-ce déjà en qualité de vieille barbe ? J'espère que non ! Quand on est, comme je le suis, un peu entre les générations et lorsque l'on refuse, autant que je le fais, d'être embrigadé par ce que j'appellerais « l'effet de génération », quand on se méfie autant du poids et de la clôture des catégories, on a parfois le sentiment d'être un peu nulle part, et de n'être finalement habité que par la conscience des écarts : écarts des temps, écarts des lieux, écarts des savoirs, écarts des émotions ... C'est là, peut-être, le prix à payer pour une liberté, durement conquise, mais qui reste, tout bien considéré, la meilleure chose à cultiver et à partager.

Et zut ! Voilà, déjà, que je moralise et que, comme une vieille barbe, je me laisse aller à la confiance ! Sans doute ferais-je mieux, ici comme ailleurs, de mieux tenir mon rôle et de respecter, sans trop de scrupules ni d'échappatoires, les règles du jeu.

Voilà ce que je devrais faire : vous proposer un exposé méthodologique ou épistémologique sur les fondements de ma discipline, vous parler, par exemple, d'une « poétique de l'histoire » - voilà un très beau titre ! -, une poétique de l'histoire qui conçoit le passé, non pas comme un espace à décrire, ni l'histoire comme un lieu de vérité, mais qui envisage bien plutôt l'historicité comme un instrument de pensée et qui confère aux phénomènes leur signification. Voilà un bien beau thème de réflexion, et qui en appelle aussitôt aux vertus de la multi, de la pluri ou de la trans-disciplinarité : on ne peut pas être historien, vous dirais-je, sans être en même temps un petit peu anthropologue, philosophe, sociologue, linguiste ou géographe. « Intersection », concluerais-je : c'est à la croisée des

chemins et des savoirs que le sens apparaît. Vous seriez contents et moi aussi. Tout irait bien ! Mais au fond tout cela vous le savez déjà, aussi bien et mieux que moi. Alors à quoi bon redire ce qui, pour beaucoup d'entre nous, est devenu une valeur de consensus ?

Consensus ? Oui, peut-être... et manière, avouons-le, un peu paresseuse, parfois, de se sentir bien confortablement installé du bon côté de la barrière. Alors, curieusement, l'idée même de sens, de mise en risque, de fragilité, de construction subjective des savoirs, - cette idée que je défends et que je ne cesserai de continuer à défendre -, cette idée s'impose à nous comme une forte et solide vérité de combat que nous opposons à « l'ennemi » avec la même fougue que celle dont il fait usage pour nous opposer ses propres vérités. C'est une des choses qui m'a le plus profondément marqué dans mon expérience de la vie universitaire et qui, pourtant, ne m'est apparue que tardivement : les arguments des uns et des autres pour défendre les territoires de vérité ou de légitimité où ils se pensent installés, ces arguments sont les mêmes, à quelques nuances près, quel que soit le « camp » où l'on se trouve.

Il y a là, je crois, quelque chose qui cloche et qui partout, me semble-t-il, cloche de la même manière. La communauté des chercheurs se structure en une constellation de poches antagonistes, mais solidaires, cependant, - solidaires en ce qu'elles se nourrissent chacune de ces antagonismes et solidaires en ce que l'expression parente de ces antagonismes, à tous les niveaux de la vie intellectuelle et institutionnelle, semble être une condition de la survie de chacun. Voyez nos pratiques quotidiennes, nos adhésions, nos rejets, nos enthousiasmes et nos indignations,... : tous, à peu près, nous disons la même chose !!!

Voici à nouveau que je m'égare ! Et, pensez-vous peut-être, que, dans cet égarement, je me mets de surcroît à tout confondre : le plan de nos pratiques et de nos savoirs, par exemple, le plan de nos œuvres et celui de nos manières de faire. Le plan de la pensée et celui de la vie. Mais, quitte à m'enfoncer et à m'égarer encore d'avantage, n'est-ce pas là un principe en quelque sorte « méthodologique » que celui qui requiert un minimum de cohérence entre ce que nous pensons et ce que nous vivons ? Entre ce que nous trouvons à dire des objets que nous examinons et la manière dont nous agissons, dont nous sentons, dont nous vivons ? Peut-on, par exemple, sans se contredire, défendre une éthique de la transparence au moyen d'une rhétorique de l'opacité ? Peut-on se faire critique et dénonciateur des mécanismes du pouvoir en manoeuvrant soi-même si subtilement et si

continûment en faveur de sa propre autorité ? Peut-on plaider en faveur de la « décroissance » tout en étant en recherche d'une nouvelle promotion ?

Ce sont là des questions dont je laisserai la réponse au jugement de chacun d'entre nous ! Mais qu'au moins ceci nous permette de considérer, à propos de nos objets d'étude et de la manière dont nous les examinons, que nous pratiquons très souvent, très communément, et sans généralement nous en rendre compte, une forme très curieuse de clivage. Nous voici donc surpris en flagrant délit de dédoublement de la personnalité : nous agissons, dans la manière dont nous défendons nos manières de penser, sans « commune mesure » avec la manière dont ces manières de penser devraient nous inciter à agir. C'est-à-dire que cet objet « manière de penser » nous paraissent le manipuler très différemment lorsque nous avons à le mettre en œuvre dans nos recherches, par exemple, et lorsque nous avons à le faire valoir ou à le scénographier dans la vie institutionnelle.

La question de l'objet, donc ! Ouf ! Voici que, peu à peu, je sors de l'ornière et que je commence à m'approcher un peu plus, peut-être, de ce que je voudrais vous dire ... Comment faire pour construire ou pour saisir au mieux les objets que nous nous proposons d'étudier et de rendre intelligibles ? L'enfermement disciplinaire, j'en garde l'absolue conviction, n'est pas la bonne voie, surtout dans des disciplines où la présence sensible à l'objet compte autant que l'aptitude à l'analyse. L'ouverture aux disciplines voisines, cette mise en abîme permanente de nos procédures familières, est certes d'une grande fécondité. Assurément, je sais que c'est en mettant en risque mes méthodes et mes pratiques historiennes, en m'ouvrant, par exemple, à la philosophie et à l'anthropologie, que j'ai vraiment appris à penser et à chercher. Mais il me semble, depuis quelques années, que ça ne suffit pas encore et que cette mise en risque, à la lumière, par exemple, de ce que je tentais de vous expliquer tout-à-l'heure, reste au fond bien prudente et qu'elle risque même, finalement, de devenir comme un nouvel avatar de formalisme quand elle s'institue en convention et, d'une certaine manière, en norme de pensée et d'attitude. La pluridisciplinarité, je le crains, nous maintient encore trop souvent dans le bas à sable...

Qu'est-ce qu'un objet, donc ? Et quels sont les savoirs qui nous permettent de l'approcher – ou de l'inventer ? Je voudrais vous raconter encore une histoire qui nous permettra, peut-être, d'avancer.

Il y a peu, ma petite fille, 10 ans, revient de l'école en me disant avoir appris de son instituteur – un certain Mr B., personnage à vrai dire assez improbable –, qu'il existait, dans certaines contrées lointaines, une race d'hommes à queue. Bien. Je suppose qu'elle a mal compris ce que lui disait son instituteur, mais je m'étonne, quand même, de cette allusion, en cinquième primaire, à des monstruosité qui sentent le bestiaire renaissant ou l'anthropologie physique des débuts du XIXe siècle ! A la prochaine réunion de parents, l'affaire me revient en mémoire, et j'interpelle légèrement Monsieur B. sur cette question, certain que nous allons rire ensemble de la mécompréhension des enfants. Que nenni ! Mr B., au contraire, m'assure n'avoir jamais menti aux enfants. Il m'explique que sa mère, qui a passé l'essentiel de sa vie aux Indes néerlandaises, y a vu des hommes à queue ! Il possède même, poursuit-il, une carte postale en couleur qui en montre un spécimen. Comme elle est un peu osée, termine-t-il, il s'est gardé de la montrer aux enfants...

J'avoue que je n'en reviens pas ! Je n'en reviens pas de découvrir, chez Monsieur B., une telle crédulité, regard d'un autre âge, semble-t-il, et qui prend pour argent comptant tel ou tel récit de merveilles... Je n'accorde d'abord pas trop d'importance à cette histoire, dont je ris beaucoup, mais qui, les jours passant, me revient sans cesse à l'esprit. Je possède – mémoire d'anciennes recherches – une vaste documentation sur les anciens naturalismes. J'y replonge presque malgré moi, cherchant l'homme à queue, et le trouvant sans cesse. Il est partout : dans les traités de médecine du XIXe siècle, chez Voltaire, chez Buffon, chez Boiastuau, Rétif de la Bretonne, Plin l'Ancien, Aristote, dans l'Encyclopédie de Diderot, ... enfin partout : il suffit, semble-t-il, de se baisser pour en retrouver la trace.

Qui plus est, il semble que l'histoire de l'homme à queue ne suive pas, simplement, la ligne descendante du progrès des connaissances, présent dans les livres les plus anciens et puis peu à peu disparu dans les ouvrages plus récents. Non ! Il semble qu'il y ait des époques à hommes à queue, des moments d'apparition et de disparition qui rendent cette affaire tout à fait passionnante. Ainsi, par exemple, en plein cœur du XIXe siècle, un voyageur fait le récit d'une peuplade, au cœur de l'Afrique, qui serait pourvue d'une queue. Il s'agit des Niams-Niams, peuplade anthropophage dont la sauvagerie est proverbiale. Son récit enflamme l'Europe savante et suscite un nombre impressionnant de commentaires.

Cherchant un peu plus avant, je me rends compte que l'affaire des Niams-Niams a déjà suscité une thèse de doctorat, en 1976, écrite par un certain Jean-Dominique Penel, poète

et, depuis toujours, africain de cœur. Sa thèse, bien documentée et très sérieusement menée, consiste à dire que l'affaire des Niams-Niams est un des outils qui instrumentent l'idéologie colonialiste et esclavagiste du milieu du XIXe siècle.

Penel a raison, bien sûr. Mais en même temps, il me semble que son récit occulte d'autres dimensions de l'histoire de l'homme à queue. En plus, me dis-je, ce n'est pas très difficile ni, aujourd'hui, très intéressant de dénoncer l'idéologie colonialiste dont on sait, effectivement, à quel point elle a marqué les esprits et toute l'histoire de l'Europe moderne et contemporaine. Il doit y avoir autre chose derrière cette histoire d'hommes à queue, que je viens de désigner comme l'un de mes prochains objets de recherche. Ce que je voudrais faire, plutôt que de redire encore l'ignorance des temps anciens et les méfaits du colonialisme, c'est une géographie de l'homme à queue – figure d'une altérité qui reste à interroger, le faune et le satyre de l'Antiquité, les démons de la Renaissance, les monstres produits de l'imagination maternelle, une limonadière à Paris, au XVIIIe siècle, qui défraye la chronique, les Niams-Niams, le savoir des voyageurs, des médecins et des philosophes, les monstres du théâtre burlesque au début du XXe siècle ... et jusqu'à l'enseignement de Monsieur B. en ce début du XXIe siècle. Je voudrais somme tout faire claquer au visage de nos contemporains la queue de l'homme à queue... Tout le travail reste à faire, il faut encore lui trouver son parcours et sa forme. Je vous en reparlerai peut-être à une autre occasion.

Ce qui m'intéresse, c'est de penser l'objet que je me donne – l'homme à queue -, dans l'énergie même et la signification – pour moi, encore, obscure -, de sa révélation. C'est Mr B. qui est le pivot – et non seulement le prétexte -, de cette recherche ; c'est au cœur de ma vie que l'homme à queue surgit si incongrûment et c'est bien au cœur de cette vie – la nôtre - que je voudrais le rendre présent et intelligible, que je voudrais marquer l'énigme dont il procède. C'est là, fondamentalement, une exigence méthodologique : je ne veux prendre en compte un objet de recherche que celui-là qui s'inscrit dans nos vies, fût-ce pour en épouser, dans le cas de l'homme à queue, de manière si énigmatique les contours. Mais c'est bien cela, je le sais, qui vraiment m'intéresse... Si je ne trouve pas le chemin d'érudition et de pensée qui me permette d'ouvrir cet horizon, alors je m'arrêterai bientôt et je rangerai l'homme à queue dans la foule des dossiers inachevés...

La pensée et la vie, donc : un objet de recherche n'a de sens que s'il est l'occasion d'une rencontre entre l'une et l'autre. Vous me direz que l'exemple de l'homme à queue n'est

pas très convaincant... J'en conviens facilement. Mais, d'une certaine manière, c'est pour cela qu'il m'intéresse : d'être apparemment aussi lointain, ... et pourtant si proche, si proche encore de nos tentatives de voir et de comprendre. Il faut, si je puis dire, me laisser habiter par cette commune et pourtant si singulière étrangeté de l'homme à queue, pour y reconnaître finalement, peut-être, quelque chose qui soit intimement noué à nos manières de vivre, de penser, de sentir, de concevoir le monde. Autrement, pas d'intérêt. Il me faut somme toute quitter les frontières où mon objet, apparemment, est enclos – dans le cas présent : l'histoire des sciences et de la mythologie, par exemple -, pour rejoindre les plus larges horizons où cet objet se déploie sans contrainte.

Dans le cas de l'homme à queue, sans doute y-a-t-il quelque chose à réfléchir du point de vue de l'institution même de nos naturalismes, du partage entre nature et culture, de l'institution de l'homme comme essentiellement distinct et solitaire, toute l'histoire au long cours de nos clartés. L'homme à queue est à cheval sur la frontière. Mais son insistante présence et ses réapparitions ne nous indiquent-elles pas que, dans nos cultures, l'institution si forte d'une frontière, entre l'homme et l'animal, par exemple, a toujours été accompagnée d'une mise en trouble de cette même frontière ?

C'est peut-être dans cette direction qu'il faut aller. Mais je ne m'y embarque pas plus loin, puisque ce n'est pas de l'homme à queue que je veux vous parler aujourd'hui. Malgré les apparences, ma question se précise, néanmoins.

Comment inscrire nos objets dans la vie ? Comment faire pour que nos légitimes aspirations à l'analyse ne les désincarnent, finalement, et en n'en fassent des sortes de momies muséales et sans âme ? C'est le cas, malheureusement, de bien de nos entreprises intellectuelles. Je crois que la réponse – une direction de réponse -, qui m'est indiquée par l'histoire de l'homme à queue, est, tout simplement, de considérer d'abord l'objet, en son énigmatique et insistante présence, plutôt que la méthode. Voilà, je crois, le meilleur des principes méthodologiques à considérer : l'objet l'emporte sur la méthode. Se laisser habiter, conduire, inspirer, troubler, détourner par l'objet : je pense que c'est à la fois le plus joyeux et le plus exigeant des chemins qu'il nous faut choisir de suivre. Répondre à l'appel de l'objet, se laisser emporter par lui, plutôt que de le soumettre au carcan de nos habitudes de penser ; se laisser, somme toute, délocaliser par l'objet.

Mais comment faire, me direz-vous, pour rendre possible ce processus de délocalisation ? Nous avons, en effet, pour habitude, et pour naturelle propension, d'inventer, de construire nos objets dans les champs de savoirs qui sont les nôtres et qui nous permettent, par ailleurs, de les examiner utilement. Sans que nous en ayons une pleine conscience, ces champs de savoirs nous guident et pré-construisent nos objets, quand ils ne nous les livrent pas déjà tout constitués. Mais il y a toujours, aux pourtours de ces objets, des scories, des petites zones de résistance parfois à peine perceptibles, comme des limailles d'insatisfaction, de minuscules incongruités, des pensées qui nous viennent fugacement et que nous nous empressons de rejeter quand elles paraissent se situer dans le hors champ de l'objet, tel que nos savoirs et nos méthodes nous ont permis de l'établir.

Je crois qu'il nous faut accorder à ces scories une importance toute particulière et, en quelque sorte, prendre appui sur elles. En d'autres termes, il nous faut là – contre nos mouvements spontanés –, accorder une attention toute particulière à ce que j'appellerais le « détail », plutôt qu'au « global ». Globalement, pourrait-on dire, les choses sont toujours relativement « stables », et porteuses d'un ensemble de significations, que nous savons et en lesquelles nous nous reconnaissons sans difficulté.

Globalement, par exemple, étant donné ma formation, mes précédentes recherches, étant donné tout ce que je sais, je sais ce qu'il en est de « l'homme à queue », que je replace aisément dans la longue et multiple tradition de la mythologie, de la monstruosité et des réflexions sur l'unité de l'espèce humaine. Globalement, mon siège est fait ! Mais il est quelques « détails » qui, pour peu qu'on y soit attentif, mettent en mouvement cette stabilité globale des significations. Ainsi, par exemple, Mr B. ! C'est ce détail, pourtant, je crois, qui fait symptôme et qui me porte, véritablement, vers l'objet « homme à queue » ! C'est ce détail – et quelques autres –, qui me permettra, peut-être, de quitter le « bac à sable » et de tracer les contours d'un nouvel objet, que je ne connais pas encore...

Cette question du « détail » et du « global », d'ailleurs, fonctionne dans tous les registres de la vie. Voyez FORTIS, par exemple !!! Globalement, ça fonctionnait très, très bien !!! La confiance était générale, la croissance était durable, le tout relayé par une politique de communication à laquelle chacun, globalement, semblait faire crédit : « *Comment pouvons-nous vous aider ?* » ne cessait de répéter la publicité ! Que quelques économistes se soient inquiétés du « détail » des investissements à risque, par exemple, faisait sourire ou

irritait la foule des investisseurs, des épargnants et des traders, qui ne voyaient là que la rhétorique énervante et sans fondement de quelques esprits grincheux. On voit bien aujourd'hui, de quoi ces détails étaient le symptôme ; on voit bien, maintenant, qu'on ne dit plus « Comment pouvons-nous vous aider ? », et comment cette globalité rassurante vient de basculer dans tout autre chose !

Ou songez encore à la littérature et, par exemple, à Samuel Beckett. Est-ce au départ de la « globalité » que ce génie littéraire du XXe siècle a pu révéler ce qu'il en était, dans nos cultures, de la condition subjective. Mais non, bien sûr ! Lisez Molloy, Murphy ou Watt : il n'y est question que de détails...

Bon, voici à nouveau que je m'égarer. Revenons à nos moutons, dont en fait on ne s'éloigne jamais vraiment... C'est au bord des choses qu'il faut je crois porter le regard, au bord des choses : là où ça ne fonctionne plus très bien, là où ça fait rire, là où, d'abord, ça paraît dérisoire et hors propos, là où ça nous dérouté, là où on se dit que, pour être sérieux, il vaudrait mieux ne pas s'attarder.

C'est une idée qu'il n'est pas facile de formuler, une attitude aussi, difficile à tenir. Elle s'est peu à peu affermie en moi, pour devenir, finalement, au fil des années, un véritable principe de méthode. Ca m'est venu, d'abord, comme une sorte de maladie, après avoir longuement travaillé sur la question du regard. J'avais été très longtemps habité par la question de la globalité. J'avais pour projet d'écrire un grand livre, pensais-je, sur une question anthropo-historique fondamentale : l'institution culturelle de la vision et du regard dans l'Europe moderne. Et, globalement, je dois dire que ça fonctionnait assez bien. Une fois ce livre publié, il fut reconnu pour être un travail sérieux, je crois, souvent commenté, etc, etc. Quelque chose me gênait un peu aux entournures, cependant. C'était, précisément, cette idée de « solidité » dont beaucoup de commentaires s'étaient appuyés. Mon livre était solide et s'imposait comme une référence. Or, j'avais l'impression, moi, qu'il était plutôt fragile, écrit sur le fil, et comme toujours au bord de dérapé, frayant des chemins bien plus que ne construisant une forteresse. J'avais même opté, secrètement, pour un dispositif d'écriture qui avait pour objet de laisser ouvert chacun de ces chemins. J'avais écrit ce livre page après page, de la première à la dernière, en m'interdisant de rien corriger, de rien ajouter ou retrancher à ce qui avait déjà été écrit. Ce faisant, j'avais l'impression d'exposer honnêtement quelque chose comme un parcours hésitant et dont l'hésitation même, sensible et inquiète,



était surtout porteuse de sens. Ainsi étais-je globalement content de l'accueil réservé à mon livre, et en même temps un peu déçu. Je finissais même par m'irriter de ces célébrations où chacun était invité à parler de son livre et où tous échangeaient ces propos globalement satisfaits sur le sérieux, l'intérêt et la solidité de ses travaux. J'en arrivais même à me dire que la publication d'un livre, pour échapper à cette fatalité globale de la robustesse, aurait dû, plus opportunément, être pensée sur le modèle du deuil, et les diverses célébrations médiatiques de même : quelque chose d'un peu funèbre et compatissant (« mon pauvre monsieur ! Vous venez de publier ce livre », « comment pouvons-nous *vous* aider ? »...). Un peu comme l'enterrement d'une vieille tante, on se rassemble autour d'une disparition, on évoque des souvenirs... Ce qui n'empêche nullement, d'ailleurs – au contraire – de se retrouver ensuite autour d'une tasse de café, de manger des gaufres et des gozettes, puis de boire du vin et finalement de rire aux éclats en continuant d'évoquer la chère disparue.

Bon d'accord ! Je digresse et je m'égare à nouveau. Excusez-moi. Mais quand même, je pense que vous pouvez comprendre comment m'est venue, d'abord, cette conscience d'une disjonction entre le global et le détail. Sectateur du global, je prenais conscience, à mon corps défendant, de l'importance du détail.

Mais c'est après que les choses se sont à la fois précisées et compliquées. Après avoir travaillé la question du regard, j'avais envie de changer à la fois d'époque et, tout en restant dans une continuité relative, d'objet. La photographie m'éblouissait. J'adorais ça. Par ailleurs, il me semblait que l'invention de la photographie, au XIXe siècle, et la multiplication exponentielle de ses usages, révélait de nouvelles formes d'organisation entre l'œil et le monde, il me semblait en somme que la photographie emblématisait une nouvelle époque du regard. Ça tombait plutôt bien et, tout en me dépaysant complètement, ça semblait s'inscrire dans l'exact prolongement de la « théorie du troisième élément » que j'avais mis au point, plus ou moins adroitement, pour l'époque moderne. L'idée de travailler sur la question de l'image, que, délibérément je n'avais pas voulu considérer dans mes précédentes recherches, en outre, m'enthousiasmait littéralement.

Je me suis donc mis au travail. J'ai lu beaucoup de travaux, identifiés des corpus d'images et d'archives, fréquentés des historiens de l'art et de la photographie, participé à de nombreux séminaires, intégré la question de la photographie dans mes cours, donné des conférences, écrit des articles, etc ... enfin, j'ai fait tout ce qu'il fallait pour acquérir en ce

domaine un minimum de compétences. Pourtant, plus je m'avançais dans cet apprentissage, plus je m'en nourrissais, plus j'apprenais, et plus je voyais bien en même temps apparaître, en bordure de ces savoirs, comme un curieux paradoxe : plus on parle de l'image, dans nos cénacles, et moins, me semblait-il, on la voit !!! N'est-ce pas pourtant d'être vue qu'une image trouve à exister ? Et n'est-ce pas, précisément, d'être sans mot qu'elle s'inscrit dans un registre si singulier d'émotion et de connaissance ? Je voyais bien que de nombreux historiens de l'art, par exemple, plus ils parlaient d'image, et plus ils s'en éloignaient... Certains d'entre eux, parmi les plus compétents dans leur discipline, paraissaient même cultiver une étrange aptitude à la cécité, curieuse propension, au nom de l'histoire ou de la théorie, à récuser ce qu'une image, en sa muette et insistante présence, donne vraiment à voir et à vivre.

C'était un sentiment difficile à définir et pour tout dire, à ce moment, plutôt incertain, comme un caillou dans la chaussure et qui m'empêchait de marcher légèrement sur ces chemins que j'avais choisi de parcourir et d'explorer. Les collègues avec qui j'essayais de m'entretenir paraissaient ne pas comprendre mon malaise. La photographie m'éblouissait. Je ne cessais d'apprendre, je voyais bien que le modèle que je tentais de mettre en place tenait la route, et pourtant – globalement réjoui des progrès que j'accomplissais -, je restais, sans vraiment me l'avouer, insatisfait. Parfois, ce que je voyais d'une image, s'exaltant d'abord par la grâce de l'analyse et des mots, s'épuisait ensuite pour finalement disparaître. J'avais, fugacement, l'impression de ne plus rien voir et que les mots que je disais ou que j'écrivais, de plus en plus nombreux, étaient comme une manière de dissimuler cette paradoxale cécité. Personne, bien sûr, ne s'apercevait de rien, ni moi, d'ailleurs, de mieux en mieux confirmé dans cette position de spécialiste de la photographie. On commençait en effet à s'adresser à moi en ce sens, m'invitant ici ou là, etc, etc.

J'aurais dû être raisonnable. Mais plus j'avançais, et plus ce « détail » prenait de l'importance, jusqu'à paralyser, parfois, mon enthousiasme à poursuivre mes recherches. Je savais bien quand même, que nous ne saisissons jamais « totalement » nos objets d'étude ; je savais bien, quand même, que l'effort d'analyse et de distanciation – qui fait la noblesse de notre métier -, nous place parfois dans une étrange et inconfortable position d'extériorité ; je savais bien aussi, cette infernale position du sujet, à la fois critique et mélancolique, qui nous fait à la fois nous saisir et nous désaisir des choses. Mais pour avoir fait si souvent, en d'autres domaines, l'expérience de la critique et de la distanciation, je savais bien, aussi, que cet exercice exigeant, lorsqu'il est bien conduit, s'il nous éloigne des choses et parfois de

nous-mêmes, nous en rapproche également et nous les rendent finalement plus intimes et plus chaudes. Ici, avec la photographie, quelque chose résistait plus fortement, et plus sournoisement, à mes illusions habituelles de proximité. Peu à peu je pris conscience que ce quelque chose était dans l'objet, au bord de l'objet et que c'est de là que venait la résistance. Détail, toujours ! Cela n'altérerait pas, globalement, le progrès de mes recherches, ni la belle architecture que j'étais en train de mettre en scène... D'une certaine manière, en plus, c'était tout simple et je pouvais facilement m'en sortir. Le problème, en effet, comme je pouvais alors le formuler, n'était-il pas simplement que je n'éprouvais pas la même émotion en regardant des images ou en les commentant ? Et pourquoi diable eût-il fallu s'en étonner outre mesure ? La science, n'est-elle pas, chez nous, depuis le XVIIe siècle, opportunément distincte de l'art ? Et qui m'empêche, après tout, à la fois de goûter des images en artiste et puis de les apprécier en savant ?

J'avais beau me raisonner, quelque chose de ténu continuait à résister. Quand j'avais travaillé sur la question du regard, quoi qu'il en soit de l'objet, ce qui m'y conduisait, c'était des textes. Je travaillais, en quelque sorte, mots contre mots, texte contre texte. L'objet que j'avais construit – le regard dans les cultures pré-modernes –, était d'abord un objet de discours. J'avais bien pris soin d'ailleurs, pour des raisons méthodologiques très précises, de ne pas faire intervenir l'image dans ces recherches. Dans ce cas, cela avait plutôt bien fonctionné, J'avais fait, par les mots, l'expérience savante du regard au départ de l'expérience que les auteurs sur qui j'avais pris appui en avaient eux-mêmes fait par les mots. Ce que j'étais en train d'apprendre à propos de la photographie était du même ordre. C'était aussi des mots – les miens –, qui allaient à la rencontre d'autres mots. Encore une fois, je nouais des discours. Mais quelque chose, qui venait en silence du cœur de l'image, échappait de plus en plus à ces discours. Quelque chose que mon émotion retrouvait chaque fois que, devant l'image, je cessais de travailler.

C'était embêtant : mes recherches commençaient à m'ennuyer. Comment faire ? Peu à peu, et de plus en plus obsédé par ce détail, je me dis que le problème résidait peut-être en ceci que c'étaient les mots qui allaient vers l'image, les mots, tous ces discours noués qui allaient à la conquête de l'image. Et que peut-être il serait opportun d'inverser en quelque sorte le processus : de laisser, somme toute, les images venir aux mots. Comment ce flux de silence et d'émotion, qui venait de l'image et qui la constituait, pouvait-il se rendre présent ? Je voulais, par les mots, faire l'expérience de ce silence. Et peut-être était-ce là le véritable

objet de mes recherches : non pas l'expérience de l'image par les mots – qui s'avérait déceptive -, mais l'expérience des mots par l'image. Laisser venir, somme toute, dans l'espace ouvert des mots le silence même de l'image, inverser la direction, ne pas d'abord, chercher à comprendre, ni à conquérir, mais se laisser troubler, habiter, se laisser diriger, modestement, par les puissances de l'image et les directions de connaissance qui sont, en propre, les siennes. Ne plus rien écrire – en dehors des nécessaires opérations de contextualisation -, qui ne soit comme la tentative d'un dépôt de d'image dans les mots.

Voilà donc que l'attention au détail et l'appel de l'objet – ces deux grands principes de méthode dont je veux vous parler -, m'invitaient à déplacer, finalement assez radicalement, mes angles d'approche et à oser « changer de genre », passer somme toute d'une *analyse* à une *pratique* de l'image. Changer de genre, c'est-à-dire, donc, traverser des frontières, puisque évidemment, le système de médiation par les mots vers quoi je me dirigeais prenait une tournure plus « sensible » et plus « littéraire ». Je me mis, pour accompagner les images que j'avais à commenter, à explorer trente-six possibilités d'écriture pour tenir, chaque fois, au plus près de ce que l'image avait à m'apprendre. J'éprouvais à cet exercice un sentiment extraordinaire de liberté. Quelque chose, enfin, venait de l'image et se déposait dans les mots. Curieusement, cela n'altérait pas mes convictions d'historien ni ma confiance dans la puissance d'analyse de nos méthodes. Ni, d'ailleurs le sentiment qu'elles étaient nécessaires. Au contraire, et malgré l'inconfort relatif de cette position transfrontalière, d'être ainsi à cheval, disons, sur le champ scientifique et artistique, j'avais le sentiment de mieux respecter les dispositifs de connaissance à quoi m'invitait, profondément, ma formation d'historien.

Là, me semblait-il, résidait l'enjeu méthodologique de ces explorations : ne pas simplement, dans mes activités, juxtaposer deux formes de discours – scientifique et littéraire -, mais solliciter entre l'un et l'autre des espaces de contamination. Ne plus donc distinguer une « théorie » (scientifique) et une « pratique » (littéraire) de l'image, mais troubler les frontières en passant sans cesse d'une « pratique de l'image par les mots » à une « pratique des mots par l'image ». C'était là, me semblait-il, deux modalités de connaître qui, loin de s'exclure, se soutenaient au contraire l'une l'autre.

Il n'y avait plus donc, dès ce moment, de distinction à faire ou d'opposition irréductible entre la « théorie » et la « pratique ». Tous nos savoirs en effet sont pratiques. Ou

plutôt tous nos savoirs sont des pratiques et chacune de ces pratiques est créatrice, en son lieu, d'une forme de connaissance.

Les choses, ainsi, commençaient à m'apparaître plus clairement. Dans mes anciennes recherches, travaillant par exemple la question du regard, j'avais mené une pratique des mots par les mots. Ensuite, m'intéressant à la photographie, je m'étais d'abord engagé dans une pratique de l'image par les mots pour lui substituer ensuite, ou plutôt pour lui associer, une pratique des mots par l'image. Me restait encore, en toute logique, à explorer une autre dimension, ou à passer une nouvelle frontière, en m'engageant dans une « pratique de l'image par l'image ». Sortir, somme toute, du seul champ du discours, qui unifiait, malgré tout, chacune de mes pratiques, pour m'installer de plain pied au cœur de l'image. Pour ce faire, j'ai dû, plus encore, mettre en risque mes activités habituelles et, comme on dit, sortir de la tour d'ivoire.

Deux voies se sont alors ouvertes à moi. En me faisant commissaire d'exposition, tout d'abord, puis en créant une petite galerie expérimentale d'art contemporain, « le placard à balais », que certains d'entre vous connaissent peut-être. Et en produisant, ensuite, mes propres images, ce que j'avais la chance de faire depuis déjà un moment, mais secrètement, discrètement, comme une activité nocturne et parallèle qui ne concernait que moi. En proposant maintenant des séries raisonnées de photographies, en les exposant et en les publiant, en les associant également à toute une série d'autres travaux, c'est encore un tout nouvel univers qui se proposait à moi. Je vous avoue que ce n'était pas simple et que parfois, souvent, j'avais le sentiment très anxieux que mes activités étaient marquées par le désordre et l'incohérence. Mais, au-delà même de cette anxiété, j'avais aussi le sentiment, par la diversité même de ces activités, de me rapprocher toujours plus et de mieux habiter mes objets de recherche. Curieusement c'est cette pratique de l'image par l'image qui me permet aujourd'hui de renouer avec mes anciens centres d'intérêt et notamment avec la question du regard : je trouve en effet dans ce travail de l'image, dans ma pratique photographique, donc, une manière non seulement d'illustrer, mais aussi de documenter et d'argumenter, finalement de faire voir, bien des aspects de cette histoire du regard que, précédemment, mots contre mots, je n'étais arrivé qu'à suggérer.

Transfrontalités, donc... L'appel de l'objet et le souci du détail nous invitent, je crois, chacun en nos lieux propres de recherche, à transgresser les frontières qui,

habituellement, catégorisent nos savoirs. C'est une démarche lente, difficile, hésitante et sinueuse - et certainement, aux yeux de beaucoup, une démarche contre-productive. Mais c'est aussi, j'en ai la conviction, une démarche féconde et jubilatoire, pour peu que l'on accepte de substituer « à l'orgueil de la conquête la modestie de l'accueil ».